

E I L E E N   C H A N G

LOVE IN  
A FALLEN CITY

*Roman traduit du chinois  
par Emmanuelle Péchenart*

*suivi de*

AH HSIAO EST TRISTE  
EN AUTOMNE

ÉDITIONS ZULMA  
*Paris • Veules-les-Roses*

La couverture de *Love in a Fallen City*  
a été créée par David Pearson.

© 1943, 1944, by Eileen Chang.  
Originally Published in Chinese by  
Crown Publishing Company, Ltd., Taiwan.  
All Rights Reserved.  
© Zulma, 2014, pour la traduction française ;  
2024, pour la présente édition.

Si vous désirez en savoir davantage sur Zulma,  
n'hésitez pas à consulter notre site.  
[www.zulma.fr](http://www.zulma.fr)



LOVE IN A FALLEN CITY

*Un amour dévastateur*

Pour économiser la lumière naturelle, à Shanghai, on avait avancé les horloges d'une heure ; mais dans la résidence des Pai, on disait : « Chez nous, on utilise l'ancienne heure. » Quand il était onze heures pour tout le monde, chez eux il était dix heures. Ils ne chantaient plus en rythme, la vièle de la vie jouait trop vite pour eux.

L'archet de l'instrument glisse plaintivement sur les cordes, dans la nuit où brillent des milliers de lampes, tiré, poussé, il glisse sans fin, en d'intarissables, si tristes histoires – oh, à quoi bon demander lesquelles !... Les histoires que raconte la vièle doivent être jouées par des actrices radieuses, au nez d'un jade parfait encadré de deux larges à-plats de fard rouge ; elles chantent, elles sourient et, de la manche, se couvrent la bouche... Mais ici, il n'y a que le Quatrième Seigneur Pai, assis tout seul sur le vieux balcon noyé d'ombre, à jouer de la vièle.

Alors qu'il était en train de jouer, on sonna à la porte, en bas. Voilà qui, dans la résidence des Pai, était tout à fait exceptionnel. Selon les principes d'autrefois, il n'était pas d'usage de sortir ou de

recevoir des visiteurs le soir. Si on avait une visite le soir, c'était soit, par extraordinaire, qu'on avait reçu un télégramme, ce qui n'arrivait que dans un cas urgent, un événement d'une importance capitale, ou bien, plus probablement, c'est que quelqu'un était mort.

Le Quatrième Monsieur se figea, tendit l'oreille : son épouse, son frère Troisième et la Troisième Dame montaient bel et bien l'escalier en s'époumonant, dans une telle hâte qu'on comprenait à peine ce qu'ils disaient. Dans la grande pièce qui donnait sur le balcon, les Sixième, Septième et Huitième Demoiselles, assises là avec leurs neveux et nièces, en étaient toutes bouleversées. Depuis le lieu obscur d'où il observait la pièce illuminée, le Quatrième Monsieur distinguait parfaitement tout ce qui s'y passait. Il vit la porte s'ouvrir d'un coup et son frère Troisième, en maillot de corps et caleçon, debout jambes écartées sur la barre de seuil, s'efforçant, les mains dans le dos, de distribuer des claques aux moustiques qui lui attaquaient les cuisses, le héler de loin :

— Mon vieux Quatrième, sais-tu ce qui vient d'arriver ? Le mari dont notre Sixième sœur a divorcé, eh bien il paraît qu'il a contracté une pneumonie, et qu'il en est mort !

Le Quatrième Monsieur posa sa vièle et entra dans la pièce.

— Qui apporte la nouvelle ? demanda-t-il.

— Madame Hsü.

Le Troisième Monsieur se tourna vers sa femme, qu'il houspilla en secouant son éventail vers elle :

— Ne viens pas te mêler à l'agitation, toi ! lui dit-il. Madame Hsü est encore au rez-de-chaussée, avec son embonpoint elle a du mal à monter les étages, qu'est-ce que tu attends pour aller lui tenir compagnie ?

Une fois qu'elle fut partie, le Quatrième Monsieur eut l'air de se rappeler quelque chose :

— Le défunt n'était-il pas un parent de madame Hsü ?

— Certes, il l'était. Apparemment, s'ils ont chargé madame Hsü de nous transmettre la nouvelle, c'est à coup sûr qu'ils ont leur idée.

— Ils ne voudraient pas, par hasard, que Sixième sœur assiste aux obsèques ?

Le Troisième Monsieur se gratta le cuir chevelu du manche de son éventail :

— C'est ce qui conviendrait, certainement.

Ils se tournèrent en même temps dans la direction de leur sœur : assise dans un coin de la pièce, Pai Lio-su continuait imperturbablement à broder ses pantoufles. Pendant l'échange nourri entre les deux frères, nul n'avait songé à lui demander son avis. Elle dit enfin, d'une voix détachée :

— J'irais tenir le rôle de la veuve, alors que nous avons divorcé ? Les gens vont rire à en perdre leurs dents !

Elle continuait à s'occuper de son ouvrage comme si de rien n'était, mais ses mains se cou-

vraient de sueur froide et elle ne parvenait plus à tirer sur son aiguille, qui accrochait.

— Ma sœur, on ne parle pas ainsi, déclara le Troisième Monsieur. Qu'il se soit mal comporté envers toi dès le début et en de nombreuses occasions, nous le savons tous. Mais maintenant qu'il est mort, faut-il vraiment te souvenir de tout ça ? Les deux concubines qu'il a laissées ne seront évidemment pas des veuves fidèles. Si tu y retournais cette fois pour assurer le service du défunt et porter son deuil, dans l'honneur et la dignité, qui oserait se moquer ? Bien que tu ne lui aies pas donné d'enfant, avec tous les neveux qu'il a, libre à toi d'en choisir un pour en faire son héritier. Même s'il ne reste pas grand-chose de leur fortune, c'est un clan qui compte, on ne vous laisserait pas mourir de faim, toi et l'enfant, si tu revenais pour le culte à sa mémoire.

Pai Lio-su eut un rire froid :

— Je vois, mon frère, que tu as déjà fait le tour de la question, dommage d'avoir tant tardé, cela fait huit ans que j'ai divorcé. Selon toi, toutes les démarches accomplies à l'époque, c'était du vent ? On ne peut pourtant pas se jouer ainsi de la loi !

— Ne brandis pas la loi à n'importe quel propos, pour impressionner le monde ! répondit le Troisième Monsieur. Les lois, tu sais, un jour elles sont là et le lendemain elles changent, mais nos sentiments et notre raison, eux, sont régis selon des principes immuables, et ça on n'y peut rien !

Que tu le veuilles ou non, tu fais partie de leur maison désormais, et après ta mort, ton fantôme en fera partie aussi, car si grand soit l'arbre, la feuille retombe toujours à son pied !

— Et pourquoi n'as-tu rien dit de tel, il y a huit ans ? demanda Lio-su en se levant.

— Je craignais que tu ne te fasses des idées, que tu croies que nous ne voulions pas te reprendre.

— Ça par exemple ! Et aujourd'hui tu n'as plus peur que je me fasse des idées ? Tu as fini de dépenser mon argent, alors tu n'as plus peur que je me fasse des idées ?

— Moi j'ai dépensé ton argent ? lui renvoya son frère en plein visage. Moi, j'aurais dépensé ton malheureux argent ? Tu as habité chez nous, nous t'avons nourrie et avons subvenu à tes besoins, et c'est toi qui me parles d'argent ? Au début, passe encore, une bouche de plus à nourrir ce n'était jamais qu'une paire de baguettes à ajouter aux repas, mais maintenant, renseigne-toi et tu sauras ce que coûte le riz que tu manges ! Alors que j'évitais de mentionner cette question, il faut que ce soit toi, justement, qui en parles !

La Quatrième Dame, debout derrière son beau-frère, se mit à rire :

— À ce qu'on dit, il ne faut pas parler d'argent entre gens du même sang, mais dès qu'on aborde le sujet, c'est sans fin ! Je n'arrête pas de le dire à votre frère : mon vieux Quatrième, je lui dis, pour vos spéculations en bourse et vos transactions sur

l'or, il ne faut pas utiliser l'argent de la Sixième Demoiselle, vous risquez de vous attirer la poisse ! Dès qu'elle est entrée dans sa belle-famille, son mari a connu des revers. Elle revient ici, et aussitôt la maisonnée court à la ruine... Une vraie comète porte-malheur !